

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 64 (1926)

Heft: 27

Rubrik: Lo vîlhio dèvesâ

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAÎSSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRE-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité : Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

RENDEZ-VOUS A LA CAPITALE

SOUS à la capitale ! C'est, ces jours-ci, le cri de ralliement des gymnastes vaudois. Lausanne, en effet, a l'honneur, cette année, d'avoir été choisie pour la Fête cantonale de gymnastique. Ce n'est pas rien.

Ce sont donc nos gymnastes qui vont inaugurer le nouvel et très heureux aménagement de la place de Beaulieu. On sait qu'elle a été drainée et nivelée ; deux opérations également nécessaires. Aussi, maintenant, tout va bien ; on ne saurait désirer plus et mieux.

La gymnastique ! C'est encore, après tout, avec le tir, notre sport national. Le Suisse naît gymnaste et tireur ; si ce n'est les deux, c'est l'un ou l'autre. Oh ! vous nous répliquerez que vous connaissez des Suisses qui ne sont ni gymnastes ni tireurs. Etes-vous sûrs que ce sont bien des Suisses ?... Après tout, c'est possible. Et possible il est, également, qu'ils ne vaillent pas moins, en leur genre, que les premiers. Ils seront à Beaulieu, eux aussi, mais pas dans l'arène ; autour. Que diable ; il faut bien de la galerie. Le plaisir est mince de s'évertuer à faire des exercices au reck, aux barres parallèles ou avec des haltères ou des masses, quand personne ne vous regarde et ne vous applaudit. Mais que nos gymnastes ne s'en fassent pas ; ils auront foule, la foule des grands jours, celle qui ne faillit jamais en de telles circonstances. Et les mains claquent et les bravos éclateront.

Il y a aujourd'hui conflit entre la gymnastique et le sport. Ce dernier prend chaque jour plus d'extension, plus d'importance, et semble vouloir disputer à la première une place qui lui est depuis longtemps acquise. Il jouit, il est vrai, d'une popularité croissante, car on ne peut contester le vif intérêt que prend le public à toutes les manifestations sportives. Il s'y rend en foule, quel que soit le temps, bon ou mauvais. Et il reste là, la tête au soleil ou les pieds dans l'eau ou dans la neige, des heures durant, suivant avec une attention qui lui fait tout oublier les phases d'un match. Et il vibre, et il manifeste, et il se passionne. Il prend parti, discute et dispute. C'est très curieux et très amusant à la fois.

Mais pourquoi, entre la gymnastique et le sport, cette rivalité hostile, au lieu d'une louable et précieuse émulation ? Ne valent-ils pas autant l'un que l'autre ? Le public, dans son ensemble, ne comprend pas ce conflit. Ses sympathies vont à l'une comme à l'autre. Avec la gymnastique, il se sent bien chez nous ; tout y est de chez nous. Pas de mots anglais, dont il a peine à saisir la vraie signification. On se représente difficilement un match de football ou de boxe arbitré en patois, mais on ne s'étonnerait nullement d'entendre diriger dans ce savoureux dialecte des exercices de gymnastique.

En terminant, exprimons le souhait que la fête qui a commencé ce matin ait le beau temps, que ses organisateurs et tous ses participants y trouvent la satisfaction qu'ils en attendent et à laquelle ils ont droit. Que cette fête aussi, en attestant une fois de plus les incontestables mérites de la gymnastique, sans préjudice pour ceux qui revendent le sport, contribue à les reconclier. C'est le vœu du Conteure.

J. M.



DJAN MEILIN
(Patois de La Vallée).

Aou dëtraï appoyé, Djan Méilin eurlodjé,
Sain poyaï travalié ne fâ rae que sondjé.
— To lou tac sè pânsayé s'ainveûlon vê l'anmâye
A travè lè ménâyé è la biz' afoulâye
Que sainliot' èsôhlyâye.

Seràä ruda foulî que dè vuliai sali
Permyé to sé teurbi ; sae vo taliè lou fi.
— E portan sè pânsayé s'ainveûlon vê l'anmâye
A travè lè ménâyé è la biz' afoulâye
Que sainliot' èsôhlyâye.

Ain couzon Djan Méilin, to sondjaou sè sovin
Counac l'ëîrè pôu bin, la bouéb' a quoui é tin.
— Don sô mon Djan sè linvè. Ouna foulèse lou minnè
Sain fasson l'aïnboubinnè, lou baouf' è lou solinvè
Pè la biza que dzinnè.

Djan Méilin s'è lanché à travè l'ê liaché.
Aveliâ è pèché, lou vounâtique que tchê.
— L'amouâraou sè relinçè; ouna foulèse lou minnè
Sain fasson l'aïnboubinnè, lou baouf' è lou solinvè
Pè la biza que dzinnè.

Molu, brejé, rându, mon Djan sè craï perdu,
Quan dè c ôt' aïntrèvu, traen' on.tai connu.
— Aou fon de ta tsanbrèta, pâzibl' ain ta caou-
tsèta,

Ne chae tou pâ felièta que va sounâ l'aourèta
De l'êtraînta secrète ?

Djan Méilin gôtsâmae, lou tsâsi solèvae,
E sain pêdr' on momae sè fôfilè dèdae.

— Aou fon de ta tsanbrèta, pâzibl' ain ta caou-
tsèta,

Ne chae tou pâ felièta que va sounâ l'aourèta
De l'êtraînta secrète ?

Vutou dèzabelié, su la pouaînta dè pié,
Djan s'aprus'te daou lié, pèrtadje l'oreilié.

— Solèt' ain ta caoutsèta, ne chae tou pâ felièta,
Galz' è miyouñeta, que dza sonnâ l'aourèta
De l'êtraînta secrète ?

« Réveille-toi Suzon ! » Mô dè liais' lou fron,
Dzalà lou byô c ôu ryon, dè mâbrou lou maïnton.

— Raa ne chae la pôrèta raidia su sa caoutsèta
Aou fon de la tsanbrèta. L'ê passâye l'aourèta
De l'êtraînta secrète.

Eponaïrié Djan Méilin, que pe rae n è ratin,
Myé nu s'ain va foutin pè lou mémou tsemîn.

— Ouna foulèse l'aïntsânn ; sain fasson lè lou
minnè,

Lou baouf' è lou solinvè pè la biza que dzinnè
Praou liuae dè sa mélînna.

Djan Méilin resalâi s'ainfonsè dain lou naï.
Solè pèrmyé la naï è lè mainbrou dza raï,
Sè derinrè pânsayé s'ainveûlon vê l'anmâye
A travè lè ménâyé è la biz' afoulâye
Que sainliot' èsôhlyâye.

JEAN L'AMANT

Ballade en patois du Chenit (Val-de-Joux).
A l'étau appuyé, Jean l'amant horloger,
Sans pouvoir travailler ne fait rien que songer.
— Tout le temps ses pensées s'envolent vers l'ai-
mée

A travers les menées et la bise affolée
Qui sanglote essoufflée.

Ce serait rude folie que de vouloir sortir
Parmi toute cette poussière de neige ; cela vous
coupe la respiration.
— Et pourtant ses pensées s'envolent vers l'ai-
mée
A travers les menées et la bise affolée
Qui sanglote essoufflée.

En souci Jean l'amant, tout songeur se souvient,
Comme elle était peu bien, la fille à qui il tient.
— D'un saut mon Jean se lève. Une force le mène,
Sans façon le circonvoit, le pousse et le soulève
Par la bise qui geint.

Jean l'amant s'est lancé à travers l'air glacé.
Aveuglé et percé, le voici qui trébuche.
— L'amoureuse se relève ; une force le mène,
Sans façon le circonvoit, le pousse et le soulève
Par la bise qui geint.

Maintenant, il avance peu à peu, d'un pas ou bien
de deux,
Pour retomber bientôt de la neige jusqu'au cou.
— Mais, mon Jean se relève ; une force le mène,
Sans façon le circonvoit, le pousse et le soulève
Par la bise qui geint.

Moulu, brisé, rendu, mon Jean se croit perdu,
Quand tout près aperçu se dessine un toit connu.
— Au fond de ta chambrette, paisible en ta cou-
chette,
Ne sens-tu pas fillette que va sonner l'heurette
De l'êtreinte secrète ?

Jean l'amant gauchement, le châssis soulevant,
Et sans perdre un moment, se glisse dedans.
— Au fond de ta chambrette, paisible en ta cou-
chette,
Ne sens-tu pas fillette que va sonner l'heurette
De l'êtreinte secrète ?

Vite déshabillé, sur la pointe des pieds,
Jean s'approche du lit pour partager l'oreiller.
— Seulette en ta couchette, ne sens-tu pas fillette,
Gentille et mignonne qu'à présent sonne l'heurette
De l'êtreinte secrète ?

« Réveille-toi Suzon ! » Mais de glace est le front,
Gelé le beau cou rond, de marbre le menton.
— Rien ne sent la pauvrette raidie en sa couchette
Au fond de la chambrette. Elle est passée l'heu-
rette

De l'êtreinte secrète.

Effrayé Jean l'amant, que plus rien ne retient,
Mi-nu s'en va fuyant par le même chemin.
— Une force l'enchaîne ; sans façon elle le mène,
Le pousse et le soulève par la bise qui geint
Fort loin de son amante.

*Jean l'amant ressorti s'enfonce dans le noir.
Seul parmi la neige et les membres déjà raides,
Ses dernières pensées s'envolent vers l'aimée
A travers les menées et la bise affolée
Qui sanglote essoufflée.*

A. P.

Histoire authentique. La scène se passa à Fontaine-aux-Allemands, écart du Lieu, il y a un peu plus d'un siècle.

LE REMÈDE PIS QUE LE MAL

(A lire par ceux qui ne connaissent pas le patois de Marc à Louis.)

DANS un certain pays barbare, et non pollicé en mœurs, y avait aucun mari et à chef mal timbré, ce que nous voyons mie parmi nous Parisiens, dont grande partie ou tous sont merveilleusement raisonnants et raisonnables. Onques ne vit-on arriver à Paris, grabuge ni maléfices entre maris et femmes. Or, en ce pays-là, tout différent du nôtre y avait un mari si pervers d'intendance, qu'ayant acquis en mariage une femme muette, s'en ennuya, et voulant soi guérir de cet ennui, et elle de sa muetterie, le bon et inconsidéré mari voulut qu'elle parlât, et pour ce, eut recours en l'art des médecins et des chirurgiens, qui pour la démettir, lui inciserent et bistorièrent un enciligloté adhérent au filet. Bref, elle recouvra la santé de langue, et icelle voulant récupérer le temps perdu et l'oisiveté passée, elle parla tant, et tant, et tant que c'était bénédiction. Si ne laissa pourtant le mari bouru de se lasser de sa fatigante parlerie. Il recourut au médecin, le priant, le conjurant qu'autant il avait mis de science en œuvre pour faire caqueter sa femme muette, autant il en employa pour la faire taire. Alors le médecin confessant que limité était le savoir médical, lui dit : qu'il avait bien le pouvoir de faire parler une femme ; mais que faudrait art bien plus puissant pour la faire taire. — Nonobstant, le mari supplia, pressa, insista, persista, si que le savantissime découvrit un coin des régistros de son cerveau, remède unique et spécifique contre icelui interminable parlement de femme, et de ce remède s'est surdité de mari. Ouida, fort bien, dit le mari ; mais de ces deux maux voyons quel sera le pire, ou entendre la femme parler, ou ne rien entendre du tout. Le cas est suspensif, et pendant que le mari est là-dessus en suspens, était médecin d'opérer, médecin de médicament par provision sauf à consulter par après. Bref, par certain charme de sortilège, le pauvre mari se trouva sourd, ayant qu'il eut fini de libérer, s'il consentait à surdité. Le voilà donc, et il s'y tint faute de mieux, et c'est comme il faudrait agir en opération de médecine. — Qu'arriva-t-il ? Ecoutez et vous le saurez. Le médecin à la fin de la besogne, demandait force argent, ce à quoi ce mari ne peut entendre, car il est sourd, comme voyer ; le médecin pourtant par beaux signes et gestes significatifs, argent demandait et redemandait jusqu'à s'irriter et colérer. Mais en pareil cas, gestes ne sont entendus, à pein entend-on paroles bien articulées ou écritures attestées et réitérées par sergens intelligibles.

Le médecin donc se vit contraint de rendre l'ouïe au sourd, afin qu'il entendit à paiement, et le mari de rire, entendant qu'il entendait, puis de pleurer par prévoyance de ce qu'il entendait pas le tonnerre dès qu'il entendait parler sa femme.

Or, de tout ceci, résulte conclusion moralement morale qui dit : qu'en cas de maladies et de femmes épousées, le mieux est de se tenir comme on est, de peur de pis.

S. H.

Logique. — Elle et lui, courant, soufflant, rouges comme des écrevisses, arrivent à la gare. A ce moment précis, un sifflement déchire l'air, et le train, le leur, s'ébranle résolument.

Il s'arrêtent abatis devant ce spectacle.

— C'est ta faute, dit-il. Si tu n'avais pas perdu tant de temps à ta toilette, nous n'aurions pas manqué ce train.

Mais avec cette logique particulière au sexe faible, elle répond :

— Non, c'est de la tienne. Si tu ne m'avais pas bousculée comme tu l'as fait, nous n'aurions pas à attendre aussi longtemps le suivant.

LES VAUDOIS À MORAT

ES lignes que voici sont extraites d'une des spirituelles « Lettres vaudoises », de M. Henri Laeser.

Comment ne pas parler dans cette chronique, de la participation du canton aux fêtes de Morat ? De ces milliers de Vaudois qui, riant au nez d'un ou deux « Taberluques », fendeurs de cheveux et bourreurs de crâne sont allés là-bas célébrer le grand anniversaire. De ces beaux contingents fournis par la Broye et le Pays-d'Enhaut : des guerriers alertes, imposants, vêtus et équipés par les soins du service cantonal des arsenaux, s'il vous plaît ! On nous disait le plaisir des ouvriers militaires à tailler dans des pièces d'étoffes rutilantes ; cela les changeait du gris réséda sous lequel la tactique des armées modernes s'est vue obligée de dissimuler nos troupes.

Les armes et les casques ont aussi été forgés par nos ouvriers cantonaux. Le major Chevalier, directeur des arsenaux, ne nous en voudra pas si nous disons ses peines pour que le canton fasse belle figure à côté des contingents venus des cités et pays alémaniques. Il y est parvenu, tous les patriotes l'en remercient.

Que de bons Suisses, l'autre jour, à Morat, auront répété ce passage si connu de Gottfried Keller, dans son *Fanion des sept braves* :

« Les jours de fête comme celui-ci, quand le peuple se rassemble sous le bleu firmament, la foi des Confédérés remonte à la surface ; ils se représentent que le bon Dieu aussi a déployé là-haut le drapeau suisse, et qu'il a fait exprès ce temps magnifique. A l'heure du danger comme au jour de réjouissance, ils se prennent soudain à aimer les mots qui sont en tête de notre Constitution fédérale : « Au nom de Dieu tout puissant ! » et ils ont dans l'âme une si douce tolérance, qu'ils ne s'enquière pas s'ils s'agit du Dieu des catholiques ou du Dieu des protestants...

« Que d'espèces de gens remplissent cet étroit espace, tous différents de métiers, de mœurs, de coutumes, de dialectes et d'accents ! Et tout est bon et beau et cher au cœur ; car c'est la patrie.

« Respecte le pays d'autrui : mais aime ta patrie. « Qu'elle est belle et riche ! Plus on admire la solidité de sa structure et la splendeur de ses ornements. C'est une œuvre de prix.

« Il est heureux que tous les Suisses ne soient pas de la même espèce, qu'il y ait des Zurichois et des Bernois, des gens d'Unterwald et de Neuchâtel, des Grisons et des Bâlois, et même deux espèces de Bâlois ; qu'il y ait une histoire de l'Appenzell et une histoire de Genève. Cette variété dans l'unité — Dieu veuille nous la conserver ! — c'est la vraie école de l'amitié, et, quand l'unité politique s'épanouit dans l'union de tous, alors un peuple a atteint ce qu'il y a de plus haut. »

Armorial des Communes vaudoises, par Th. Cornaz et F. Th. Dubois. Livraisons 11 et 12. (Editions Spès, Lausanne).

Ces deux nouveaux fascicules contiennent 32 armoiries « hautes en couleurs et bellement dessinées ». Parmi les plus anciennes, mentionnons celles de Moudon, qui apparaissent dès le XVI^e siècle et réunissent, selon la tradition, les couleurs du Comte Rouge et du Comte Vert. Puis, voici les armes des Planches et de Veytaux, remontant au XVII^e siècle, et celles de Prangins, Baulmes, Chardonne et Chevroux, au XVIII^e. Plusieurs communes, telles Syens, Treytorrens, Bioley-Magnoux, Reverolle, Dénezéy, Ropraz, Bougy-Villars, Ozrens, Vullierens et Sullens, ont relevé, avec ou sans brisure, les armes de leurs anciens seigneurs. Berolle et Essertines s'inspirent d'anciennes marques à bois. D'autres, enfin, ont adopté des armes parlantes, ainsi Pomy, Forel, Chanéaz, Chelles. — Que de beaux modèles à peindre, à graver et à sculpter, sur toutes matières et de toutes façons, représentant ces pittoresques blasons communaux, que l'on peut se procurer depuis peu, également, en cartes postales.

VIEUX PAPIERS

Discours d'Abbaye.

A Société de Tir « Aux Armes de Guerre » de Vuiteboeuf et Peney, qui a célébré l'année dernière le cinquantième anniversaire de sa fondation, n'est pas la seule association de ce genre que cette commune ait possédé. Au XVI^e siècle et peut-être plus anciennement, il existait déjà une Abbaye dont les archives, déposées dans celles de la commune, sont des plus intéressantes à consulter. Nous en avons extrait un curieux discours en vers, prononcé à

la fête de 1646, que nos lecteurs pourront relire dans le *Journal d'Yverdon*, numéro du 8 juillet 1922.

Celui que nous publions ci-après provient du même fonds et n'est pas moins amusant à lire. Il date de la même année que le précédent, mais semble n'être qu'un projet d'allocution. Dans ce cas cette pièce de vers serait inédite. Quelle est sa valeur au point de vue littéraire ? Nous laissons à un spécialiste le soin de juger. En voici la transcription littérale :

*A l'honneur et louange de Dieu et de l'Abbaye
des Mousquetaires de Vuiteboeuf.
Et d'un Abé très sage, Seigneur Jaques Bourgeo*

Salut ô révérends, au nom de Jésus Christ
Qui paroissés ce jour es esloges d'honneur,
Servants Leurs Excellences de Dieu, grâce, faveur;
Le Roy, l'abé, ses moynes des premiers du pays.

Soldats de Vuiteboeuf en immortel renom
Esclairant en valeur comme soleil flambeau
En belle ordonnance, estans sous le drappeau
De ceste grand milice d'un Illustré Canton.

Au cliquetis des armes, au son du tambour,
Dedans ce moyss de Juing, cavaliers et soldats
Crient : « Vivent le Roy », d'un courage de Mars
En se resjouissant, accomplient à ce jour.

Dextrement arrangé, en chef, Monsieur l'abé,
La croise à la main, en réverant le Roy
Couronne ce jourd'huy, sous autentique loix,
Le sceptre à la main, le Roy de l'an passé.

Représentant toujours dessous ceste grandeur
Les affaires d'Estat, ceste grand royaute
En couronnant ce jour le Roy, Sa Majesté
De l'an quarante six, de ce pays la fleur.

Ouy, ceste fleur qui ce los environne,
Le septre de ce Roy, à la paix, à la guerre,
Se ferai redouter, fera trembler la terre,
Le Roy, de tous ces moyens, qui porta la couronne;

Estant accompagné de très vallants guerriers.
Et d'un Abé très sage, Seigneur Jaques Bourgeois,
Qu'en valeur et vertu imite les Gregoys,
Marchant leurs Majestés en chef, tous les premiers

En apprès, vous voyés la Noble Abaye,
Dextrement arrangée, serre fille (sic) de marche,
A droite, à gauche, faisant la contremarche,
Criants : « Vive le Roy, que ce grand Dieu bénie ».

Cest escho retentit jusques à la montagne
Du bourg de Saincte Croix et de Bullet village.
On entend ce grand los jusques au rivage
Du Noble Yverdon, de toute la compagnie.

Voire les Orbannois, Vuiteboeuf loueront
En ses effaicts (sic) de Mars en grande renommée
Cavalliers et soldats, de toutes ces contrées
Que les muses à jamais ce grand los chanteront.

Sur le mont de Parnasse, le rossignol du bois
Par un son agréable, le long de la rivière
Colaudera tousjours la milice guerrière,
Soldats de Vuiteboeuf, criants : « Vive le Roy ».

Vive le connectable et vive à tousjours
Ceste grand'Majesté de palme et de lys
Les royales quatre pairs sous un seul Jesus Christ
IVent leurs Majestés, les princes et la Cour !

Que Dieu face fleurir jusques à la autre année
Qu'est l'an quarante sept, voire et à tousours
Revenir tous les ans, vivant en son amour
Soldats de Vuiteboeuf en grande renommée.

En faisant l'exercice, premier, second sergeant
Adressent leurs soldats, d'une très bonne Grâce
La pique en trois temps, et face contre face
Et audessous, des chefs sages et diligents.

Un Bourgeois, un David et jusques au drappeau,
En toute occasion sur la terre, sur l'onde,
Es effaicts de la guerre, nul soldats les seconde
Estans dessous le Roy dans Vuiteboeuf, flambeau.

Que Dieu veuille garder en son honneur et gloire
Le Roy et tous les chefs et sans nul excepter
Soldats et cavaliers que je veux exalter
En l'esclair de ma muse d'éternelle mémoire.

Priants ceste foule humblement de bon cœur
Voire tous revenir en entrain et en ce lieu
En honneur et santé à la crainte de Dieu.
Demeurant à très tous, très humble serviteur.

Signé : Hypolite F. Aubert, poète suisse
Pour copie conforme :
F. Raoul Campiche, archiviste.